

## Questions d'arts plastiques, de musiques et de fous rires « Musica, meccanismi e altre diavolerie » et « Così mi piace »

Diane Pavlovic

Number 39, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28602ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pavlovic, D. (1986). Review of [Questions d'arts plastiques, de musiques et de fous rires : « Musica, meccanismi e altre diavolerie » et « Così mi piace »]. *Jeu*, (39), 28–31.

## questions d'arts plastiques, de musiques et de fous rires

«musica, meccanismi e altre diavolerie»  
et «così mi piace»

Sur les notes d'un duo de *Rigoletto*, deux figures de carton s'élancent, jaillies des sons, tandis qu'un oiseau doré tourne dans sa cage, qu'une poupée mécanique danse dans le miroir de sa boîte à musique, qu'un orchestre miniature entame la marche d'*Aïda* avec un son d'orgue de barbarie et que des gants rouges soulignent, à travers tout cela, la main d'un manipulateur-machinateur omniprésent. Des motifs féeriques tout simples (horloge, carillons, figures de tissu, voiles, plumes, boas mousseux, nuages de poudre, marionnettes et pantins) seront utilisés tout au long de *Musica, meccanismi e altre diavolerie* pour élaborer un engrenage musical, pictural, sculptural et lumineux ayant la fascination et l'étonnement comme buts avoués. Créant l'illusion en même temps qu'il la désamorce, Libertini veut donner à voir et y réussit, mais son regard porte davantage encore sur l'intérieur des formes qu'il fait naître; nous transportant avec lui du pays des merveilles à l'autre côté du miroir, il met à jour les processus de fabrication de cette éternelle dualité entre le réel et la feinte. Charnellement investies par leur inventeur, les fictions qu'il manipule sont en rapport d'interdépendance étroite avec lui: elles le dépassent dès qu'elles commencent à s'animer, tout en demeurant soumises à son propre imaginaire.

La magie de ce spectacle étonnant tenait autant aux surprises qu'il ménageait sans cesse qu'au fol humour qui le traversait de part en part, humour empreint de légèreté, de générosité, d'ironie contagieuse. La gravité du propos, cependant, ne tardait pas à transparaître, même dans le discours d'apparence anodine d'un diable-pantin méphistophélique (et sexué) qui dévoilait la profondeur des enjeux de cette machinerie sophistiquée. Toute fumisterie était exclue des multiples camouflages de cet orgue de barbarie-castelet-théâtre. Et s'il était clair que le mouvement de reins langoureux de la cantatrice était le fait d'un poignet d'homme, le chant de cette main continuait à bouleverser même après que tissus, cheveux et parties du visage aient disparu, même après qu'un geste lent des doigts tenant la tête la fasse finalement tomber: chant du cygne émouvant d'une déesse enfuie qui démontait et qui démontrait du même souffle l'ultime mise à nu du jeu de l'illusion théâtrale.

C'est du côté des images, également, que *Così mi piace* interrogeait, d'un point de vue plus intérieur encore, la création artistique et le contexte de son émergence. Enfermé

Alessandro Libertini et son diable-pantin dans *Musica, meccanismi e altre diavolerie*. Photo: Luciano Morini.



dans l'asymétrie d'un tableau, un personnage est condamné à y reproduire sans cesse les mêmes comportements, les mêmes déplacements latéraux. L'accident qui le propulse dans l'inconnu (dans une *dimension* inconnue) lui est non seulement l'occasion d'introduire du hasard dans la régularité de ses habitudes, mais aussi de frayer avec le danger, avec les formes, avec l'Autre. Un premier dédoublement dans un miroir lui permet d'apprivoiser une présence étrangère, fût-elle image de soi (il faut alors faire des efforts pour se conformer à cette image). Il fait ensuite l'expérience du vide, du bruit, des couleurs, glisse avec surprise sur des tapis colorés, éprouve la densité de l'air et des objets qui y volent, saute, tombe, apprend à rire et à faire signe : essayant des percussions et des carillons de toutes sortes, il y découvre des rythmes, des mélodies, des moyens d'expression. Des tissus deviennent animaux (et, découverte, il en existe plus d'un de chaque race, et chaque race a son langage) et vagues d'eau bleue; s'il a peur et s'il a froid, ce personnage neuf encore décide de plonger tout de même. C'est ainsi qu'il rencontre la sphère et sa rondeur et que, de caresses en chatouillements, elle devient son amie. La surface qu'habitait ce pantin plat aura désormais un relief.

Le premier geste de Libertini, dans ce spectacle, était d'embrasser et de mordiller sensuellement sa poupée de carton. On le voyait, ici aussi, faire bouger ses créatures, actionner les mécanismes des panneaux de couleur par des exercices corporels, souffler dans le ballon servant de tête à une ballerine qui, après ce traitement, s'envolerait doucement. Les dernières paroles de la représentation, «Così... mi... piace!» («Ainsi, ça me plaît!»), étaient dites par lui autant que par le pantin qu'il avait créé.

L'humour de Libertini et son talent immense se risquaient ici à une témérité beaucoup plus grande que dans son autre spectacle. D'une part, ce climat feutré, un peu mystérieux, un peu sévère, exigeait davantage du spectateur et, d'autre part, dans sa simplicité et son dépouillement, l'entreprise demeurait moins évidente, plus audacieuse et plus avant-gardiste que celle dont était issu *Musica, meccanismi e altre diavolerie*. Dans le cheminement artistique de Libertini, *Così mi piace* me paraît être postérieur à l'autre, s'inscrire dans son prolongement esthétique.

Ces deux productions admirables avaient le mérite de donner lieu, l'air de rien et d'une façon à la fois tendre et amoureuse, à un triple apprentissage : celui des formes et des mouvements, celui des sons et des ambiances et enfin, celui du monde, à explorer et à connaître et, évidemment, à créer. Faire voyager des salles entières dans son univers de constructions mathématiques en leur donnant l'impression d'assister au déploiement d'une sensualité pure, telle est, entre autres, la grande réussite de ce mécanicien féru de théories sur l'art et pétri de réminiscences littéraires, et qui nous offrait, de l'objet à sa perception et à la réflexion qu'il provoque, une performance neuve et fraîche, intacte comme un commencement.

**diane pavlovic**

